

Introduction et avertissement

Apprendre l'égyptien pharaonique est une aventure singulière, d'abord par qu'il s'agit d'une langue morte, et ensuite parce qu'il se fonde sur un système graphique très différent de celui des langues occidentales.

Comprendre une langue morte est une exercice difficile. Le sens de certains mots, tournures, formes grammaticales, apparaîtra toujours obscur, hypothétique. Aux concepts oubliés s'ajoutent les dégradations du temps : peu de longues inscriptions sont dépourvues de lacunes. L'égyptologue aguerrri est attentif à chaque trace infime. Il a en mémoire un large catalogue d'exemples, de parallèles, d'associations d'idées, et il sera parfois capable de reconstituer des textes entiers à partir de simples fragments. Pour le débutant, la tâche est encore plus ardue. La langue qu'il apprend dans les grammaires hiéroglyphiques ne lui semblera parfois que de peu de secours devant un document brut. Il lui faudra avoir étudié de nombreuses inscriptions, avoir compris et assimilé les explications des spécialistes, avant de pouvoir se sentir un peu autonome.

Ces difficultés sont parfois accentuées par l'approche peu pédagogique des grammaires, qui sont souvent le premier outil vers lequel se tourne celui qui désire apprendre plus que ce qu'il trouve dans les ouvrages de vulgarisation (principes graphiques, « alphabet », etc.). Malgré une organisation en « leçons », la présence fréquente d'exercices, les grammaires sont beaucoup plus des livres de référence que des manuels d'apprentissage. C'est comme pour les langues vivantes : la lecture d'une grammaire de l'allemand ne permettra pas de demander son chemin dans la langue de Goethe.

La présente méthode tente de proposer une pédagogie plus naturelle, inspirée de celle des langues vivantes. L'accent est donc mis sur la compréhension des contextes, et sur la répétition, ce mal aimé rabâchage qui est pourtant une des conditions d'activation de la mémoire longue.

L'égyptien ancien est plus qu'une langue, c'est aussi un système graphique. Son apprentissage fait donc appel à des procédés visuels, particuliers, que l'on ne retrouve que pour un rare nombre d'idiomes, comme le sumérien, l'akkadien, le chinois, les glyphes maya. Il implique de se familiariser avec le dessin des signes. Cela pourra être une difficulté pour certains, mais cela donne une saveur particulière à l'étude. Quand on écrit ce genre de langue, on exprime du sens, mais on compose aussi une oeuvre graphique qui fait jouer d'autres registres de la sensibilité et de l'intelligence. Il peut s'en dégager une forme de plaisir. Dans la culture chinoise, on considère qu'écrire quelques lignes de calligraphie chaque jour fait partie de l'hygiène de vie.



Cette originalité a aussi pour conséquence de renforcer le lien entre langue et culture. La connaissance de l'écriture égyptienne et celle des règles iconographiques sont liées. Le sens, le concept, s'exprime autant par un lexique que par une représentation imagée. Si cela peut rendre complexe la lecture des monuments égyptien (une mosquée, sans sculpture ni fresque, apparaîtra plus simple à comprendre qu'un temple égyptien rempli de scènes et de textes), c'est toutefois un jeu de miroirs qui rend l'apprentissage plus facile. Il ne faudra ainsi

que peu d'effort pour retenir que le verbe « donner » peut s'écrire avec un bras tendant du pain.



Les leçons qui vont suivre insisteront donc particulièrement sur les questions graphiques. Les signes hiéroglyphiques seront analysés, les couleurs et les variantes seront mises en avant. L'étudiant sera invité à imiter le tracé du scribe.


























Des fiches de signes, détaillant la plupart des hiéroglyphes présentés, et des notices sur des points de civilisation sont conçues pour chaque leçon. Elles sont groupées à part pour en faciliter la consultation ultérieure.

Toutes les inscriptions principales des leçons sont présentées par une photographie : le but est d'apprendre aux étudiants à pouvoir lire sur les monuments eux-mêmes. C'est une difficulté supplémentaire, mais qui est vite rentabilisée : il est très frustrant d'avoir fait l'effort de mémoriser des dizaines de signes, et d'être incapable de reconnaître le tracé frustré d'un caractère basique sur une stèle. Pour cependant simplifier cet apprentissage de la forme des signes, toutes ces inscriptions datent d'une même période, le Nouvel Empire.

De même, afin d'encourager les étudiants à s'attaquer le plus rapidement possible aux textes, les explications des leçons s'efforcent de rester assez synthétiques et de grouper en notes ou en fiches séparées les informations non directement nécessaires à la compréhension des documents présentés.

Translittération

Les égyptologues ont recours à un système de translittération conventionnel pour noter tous les sons utilisés par la langue égyptienne :

Signe unilitère	Lettre	Code ASCII	Prononciation approximative	Signe unilitère	Lettre	Code ASCII	Prononciation approximative
	ʾ	A	Le <i>aleph</i> , sorte d'attaque vocalique, comme le <i>ha</i> dans «les haricots». Souvent transcrit <i>a</i> .		ḥ	x	comme le «ch» dans l'allemand «ach». Souvent transcrit <i>kh</i> .
	i	i	i. Le <i>yod</i> . Souvent transcrit <i>j</i> par l'école allemande.		ḥ	X	sorte de «tch»
	y	y	y		s, z	s, z	s, anciennement z
	ʿ	a	Le <i>ain</i> , entre «a» et «eu», comme dans «Allah». Souvent transcrit <i>â</i> ou <i>ê</i> .		s	s	s
	w	w	ou. Souvent transcrit <i>w</i> par l'école anglaise.		š	S	ch. Souvent transcrit <i>sh</i> .
	b	b	b		q	q	Le <i>qof</i> , k du fond de la gorge. Souvent transcrit <i>q</i> .
	p	p	p		k	k	Le <i>kaf</i> , k
	f	f	f		g	g	g
	m	m	m		t	t	t
	n	n	n		ṯ	T	sorte de «tj»
	r	r	«r» roulé, parfois «l»		d	d	d
	h	h	h comme en anglais		ḏ	D	dj
	ḥ	H	h plus fort				

Certaines lettres de ce tableau n'existent pas dans l'alphabet latin ; elles servent à noter des sons inconnus des langues occidentales. Elles utilisent ce qu'on appelle des signes diacritiques, comme le point, le trait, ou le croissant, placés sous ou sur les lettres. D'autre part, le yod *i* s'écrit avec une sorte d'apostrophe à la place du point sur le i ; le ain *ʿ* ressemble à un petit c en lévitation ; le aleph *ʾ* à deux apostrophes l'une sur l'autre ou à un 3. Cela nécessite donc l'usage d'une police spéciale.

Avec le développement des applications informatique est cependant apparu la nécessité de pouvoir rendre toutes ces valeurs avec un clavier standard ASCII (*American Standard Code for Information Interchange* - adopté en 1968). Ce système est aujourd'hui adopté par tous les programmes d'édition hiéroglyphique, et est également fort utile pour les échanges de courrier électroniques. Sa seule limite est qu'il ne permet pas de noter des majuscules (mais celles-ci n'existent pas en égyptien).

N.B. : comme beaucoup de langues sémitiques, dont l'arabe et l'hébreu, l'égyptien hiéroglyphique ne note que les consonnes et les voyelles longues (appelées également « semi-voyelles », voire « semi-consonnes » selon les théories linguistiques). Le *alef* et le *ain* sont le plus souvent des « lettres support » servant à « accrocher » une voyelle courte.

En savoir plus :

Adolf Erman
(1854-1937)

Le classement moderne de cet « alphabet » est particulier. Comme il est utilisé par les dictionnaires hiéroglyphiques, il est important de s'y familiariser dès le début. Il place en premier les voyelles longues, puis les *explosives labiales* (*b, p*), puis le *f*, puis les *liquides* (*m, n, r*), les *fricatives gutturales* (*h, h, h, h*), les *fricatives dentales* (*z, s, š*), les *explosives gutturales* (*k, k, g*), et enfin les *explosives dentales* (*t, t, d, d*). Cet ordre, quelque peu arbitraire mais incontournable, s'est formé peu à peu au cours du XIX^e siècle. Il a été définitivement fixé en 1892, par les règles imposées par l'égyptologue Adolf Erman aux auteurs d'articles de la prestigieuse *Zeitschrift für Ägyptische Sprache und Altertumskunde* (ZÄS - Revue pour la langue égyptienne et l'archéologie - un périodique international d'égyptologie publié à Berlin).

Prononciation conventionnelle et transcription

On ne connaît que fort imparfaitement la prononciation de l'égyptien pharaonique. L'absence de notation des voyelles en est une cause. Pourtant, de nombreux mots sont passés dans l'arabe égyptien (dont on connaît la prononciation actuelle), et plus encore dans le copte (écriture égyptienne dérivée du grec et qui notait les voyelles). Mais les siècles ont souvent altéré les sons originels, et la reconstitution approximative de la façon dont les mots pouvaient être prononcés fait l'objet d'études complexes. Ainsi, c'est notamment grâce à l'écriture cunéiforme¹ de la correspondance diplomatique des lettres d'Amarna que l'on sait que le mot *r^c*, soleil, qui figure presque constamment dans le nom de couronnement des rois, devait se dire à peu près *riya* sous les règnes d'Amenhotep III et de son fils Akhénaton.

Cependant, il faut se contenter de principes purement conventionnels quand on est amené à « prononcer » des mots égyptiens à des fins pédagogiques. Ainsi, les égyptologues intercalent des « é » ou des « è » entre les consonnes, à la place des voyelles disparues. On prononcera donc « hhéséb » (avec un h bien aspiré si l'on veut être plus fidèle) le mot *hsb* (« compte »), qui a donné « hisâb » en arabe moderne (utile notamment pour demander « l'addition » dans un restaurant).

Le jeu est plus compliqué pour les noms propres. Les usages sont très variés suivant les auteurs, parfois influencés par les transcriptions grecques ou les différentes écoles de linguistique. Ainsi, , *dhwtj-ms*, pourra être transcrit Thoutmosis, Touthmosis (suivant la tradition grecque) ou Thotmès par les francophones, Tuthmosis, Thutmosis ou Thutmose par les anglophones, etc. On pourra même trouver des transcriptions dont on sait aujourd'hui qu'elles sont fautives, comme Aménophis pour *imn-htp*. Or Aménophis est en réalité la forme grecque d'un autre nom, *imn-m-ipt* ; il est donc plus exact de dire *Amenhotep*. De plus, en français, on trouvera tantôt ê, tantôt à pour rendre le ain^c (d'où les formes Râ ou Rê pour désigner le dieu soleil *r^c*).

De même, on pourra lire Chonsou et Khonsou pour le dieu *h^cnsw*, Chéchonq et Sheshanq pour le nom *ššnk*, etc... Ce n'est souvent qu'une affaire de goût. Le parti-pris de cet ouvrage est d'essayer de rester au plus près de la translittération, pour des raisons mnémotechniques, tout en gardant les usages les plus répandus, pour des raisons de clarté.



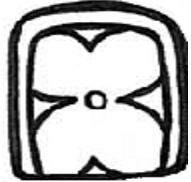
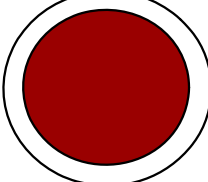
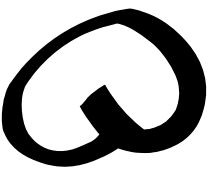
1. En langue akkadienne, qui utilise un système syllabique notant les voyelles, et qui était la langue internationale de l'époque.

LEÇON 1

Le système graphique hiéroglyphique

Aucune grande écriture n'est aussi imagée que l'écriture égyptienne. Les signes cunéiformes et chinois se sont très tôt simplifiés pour donner des formes méconnaissables, tandis que les glyphes maya sont des représentations qui ont subi une déformation culturelle telle qu'ils nous sont difficilement intelligibles.

Prenons l'exemple du soleil :

Cunéiforme	Chinois	Maya	Hiéroglyphe	Hiératique
				
Utu (sumérien) Shamash (akka- dien)	ri (jhe)	k'in	r ^c (râ)	r ^c (râ)




En cunéiforme, le disque solaire est devenu losange, puis s'est résumé à deux traits horizontaux et deux traits verticaux. En chinois, ce qui était un cercle avec un point au centre s'est rigidifié en un rectangle avec un trait au milieu. En maya, la symbolique du soleil a rejoint celle de la fleur pour décorer d'une sorte de pétale le même schéma.

Seule l'écriture monumentale hiéroglyphique égyptienne continue à maintenir un lien étroit et direct avec la réalité physique. En cela, elle garde une portée quasi-universelle, qui concourt probablement à la fascination qu'elle exerce. Et pourtant, l'écriture hiéroglyphique a également connu très tôt une variante cursive, qu'on appelle le hiératique. Le hiératique, bien plus pratique à écrire, était l'écriture courante, employée dans les lettres, les graffiti, les actes administratifs (voir la dernière leçon).

Continuer à écrire avec des hiéroglyphes, et non pas en signes cursifs, sur les murs des temples, des tombeaux, sur les stèles, fut un choix, un acte pensé et raisonné. Car à travers cette écriture, faite pour être vue par son lecteur et pas seulement pour être lue à l'intention d'un auditeur, il s'est toujours agi, pour les Egyptiens, de transmettre une partie du discours en complémentarité avec ce qui est pris en charge par la langue. Apprendre les hiéroglyphes nécessite donc une perpétuelle attention pour ce jeu subtil et varié de la complémentarité entre le texte et l'image, en conséquence de quoi il appelle un double apprentissage: celui de la langue des Egyptiens et celui de la langue des hiéroglyphes.

Orientation et arrangement en cadrats

Ce lien très étroit entre écriture et image explique que les signes puissent être orientés vers la gauche ou vers la droite, et déterminer de cette manière le sens de lecture.

Ainsi, le hiéroglyphe du canard  qui se translittère *s3* et signifie « fils », peut s'inverser en . Suivant l'orientation des signes, on saura si l'inscription est à lire de droite à gauche (ce qui est le sens naturel de l'écriture égyptienne, comme en arabe ou en hébreux), ou de gauche à droite. La règle est que le regard doit aller à la rencontre des images, et de haut en bas : si le canard est tourné vers la droite (), il faut donc lire de droite à gauche. De même, les hiéroglyphes peuvent être disposés en colonnes ou en ligne (comme les écriture maya et chinoise). Le système permet donc quatre manières d'écrire un texte, et l'art égyptien a constamment recours à cette plasticité pour faire jouer des effets de symétrie.

Ces principes se comprennent aisément en observant les monuments. Par exemple, sur l'un des petits côtés du sarcophage de Ramsès III, conservé au Louvre, les noms du roi s'organisent en colonnes symétriques autour de la déesse Isis :

col. 2
à lire de droite à
gauche et de haut
en bas

col. 1
à lire de droite
à gauche et de
haut en bas





col. 1
à lire de gauche
à droite et de
haut en bas

col. 2
à lire de gau-
che à droite et
de haut en bas








Translittération : col. 1 - *nsw-bit, nb t3wy wsr-m3t-r mr(y)-imn* ; col. 2 - *s3 r, nb h3w r-ms-s(w) hk3-
iwnw*.

Traduction : col. 1 - Le roi de Haute et de Basse Egypte, maître des Deux Terres, Ousermaâtré-Méryamon (La justice de Rê est puissante - Aimé d'Amon) ; col. 2 - le fils de Rê, maître des couronnes, Ramsès-Héqaiounou (Rê l'a enfanté - Souverain d'Héliopolis).

Le texte, rigoureusement identique des deux côtés, se lit en commençant par le hiéroglyphe  en haut de la première colonne et en terminant par  en bas de la dernière colonne. En haut de la deuxième colonne, on remarque deux signes déjà vus :  *s3*, fils, et  *r*, soleil.

Ce groupe qui se lit $s3 r^c$ signifie donc « fils du soleil » ; il s'agit de l'un des titres des rois d'Égypte.






























En regardant les inscriptions, on s'aperçoit que les signes n'ont pas tous la même taille, et qu'ils peuvent se regrouper dans des sortes de carrés, les « cadrats ». Ainsi, dans l'extrait suivant, tiré d'une ligne du même monument,  remplit un cadrat (exactement 3/4 de cadrat), ,  et  un quart de cadrat, et  un demi cadrat horizontal.



Cette répartition spatiale n'a pas de règles absolues, et certains signes peuvent parfois se rétrécir ou s'agrandir suivant leur environnement et le sens artistique du compositeur de l'inscription, mais les proportions relatives des hiéroglyphes sont en général respectées.




Un cas particulier : l'antéposition honorifique



Il arrive que le mot dieu ( ntr), roi ( nsw), ou des noms de dieux soient placés avant le mot qui doit être lu en premier, afin de leur donner une préséance graphique honorifique, comme dans   $s3 nsw$, fils royal. Cet usage n'est cependant pas obligatoire, mais est par exemple très fréquent dans le nom de couronnement des rois, dans lequel l'élément  r^c figure presque toujours en premier mais est à lire en dernier ;                        

même, sous le signe *h̄tp*, dans Amenhotep, les scribes rajoutent communément un *t* et un *p* de plus.

Exemples d'usages de compléments phonétiques :

Graphie			
Identification des signes	<i>ms + s</i>	<i>mn + n</i>	<i>h̄tp + t + p</i>
Translittération	<i>ms</i>	<i>mn</i>	<i>h̄tp</i>

Ce système d'écriture phonétique peut sembler étrange. D'abord, on peut se demander pourquoi les Egyptiens, puisqu'ils en avaient la possibilité, n'ont pas tout noté en signes unilitères. Ils auraient pu en théorie écrire Amenhotep (*imn-h̄tp*) comme ceci :



i+mn+h̄tp (=imn-h̄tp)

Si l'on combinait signes unilitères, bilitères et trilitères, sans utiliser de compléments phonétiques, ils auraient pu en théorie avoir au contraire une écriture très compacte :



i+mn+h̄tp (=imn-h̄tp)

Pourtant, même si les règles orthographiques ne sont pas complètement rigides, ces deux graphies n'ont pas vocation à être employées par les Egyptiens, sauf exceptions très particulières, et la graphie la plus répandue pour ce nom est :




i+mn+n+h̄tp+t+p (=imn-h̄tp)


Cela montre que le système ne vise pas à l'économie de signes, mais plutôt à la mnémotechnie sémantique, la préservation des étymologies et à la rapidité de lecture.

Bien que les compléments phonétiques ne se lisent pas, ils sont donc là originellement pour aider à identifier les signes et les mots.

Idéogrammes et déterminatifs



Cette logique est confirmée par la persistance de signes idéographiques (*idéogrammes*). Ils se divisent en deux grandes catégories : d'une part ceux qui se lisent, d'autre part ceux qui ne se prononcent pas mais aident à comprendre le sens (les *déterminatifs*).


Dans le nom  « Thoutmosis » (*dhwty-ms*), déjà cité plus haut, le premier signe, qui représente un IBIS sur un pavois, est à lire « Thot » (en translittération *dhwty*). L'ibis est en effet l'animal du dieu Thot. Le cartouche, qui est le lien qui enserre le nom, joue le rôle d'un

déterminatif. Il indique qu'il s'agit d'un nom royal. Un particulier au même nom utilisera généralement le signe représentant un homme assis comme déterminatif : . Le nom se prononcera et se translittérera de la même manière (*dhwty-ms*). Les idéogrammes peuvent aussi recevoir des compléments phonétiques et des déterminatifs.



Les déterminatifs jouent un rôle très important dans l'écriture. En premier lieu, ils déterminent la catégorie lexicale d'un mot, désamorçant l'ambiguïté des racines homophones. En second lieu, ils aident à repérer la fin d'un mot. Comme la plupart des langues anciennes, l'égyptien ignore en effet la ponctuation et les espaces entre les mots.

Signes à valeurs multiples

Ce qui rend l'apprentissage des signes un peu moins aisé, c'est qu'ils peuvent avoir plusieurs valeurs. Certains peuvent fonctionner en effet à la manière de rébus. Ainsi, le signe  peut être, selon les cas, un idéogramme, se translittérant *k3*, et désignant le « ka », ce double mystique du corps, symbolisé par deux bras levés, ou un bilitère *k3*, comme dans  *k3*, le taureau (pourvu ici de deux déterminatifs : le phallus et le bovin).

De même, le signe du jonc , a deux valeurs fréquentes : *nsw*, roi, comme vu précédemment (on classera cette valeur traditionnellement dans la catégorie des idéogrammes, bien qu'on puisse aussi la proposer comme abréviation), mais aussi *sw* (bilitère *s* + *w*). C'est le contexte qui détermine la lecture d'un signe. En pratique, les confusions de lectures sont cependant relativement rares.


L'écriture égyptienne n'est pas la seule langue à fonctionner de cette façon. Les écritures cunéiformes, chinoises et maya partagent également ces caractéristiques.

En égyptien, un petit déterminatif spécifique, le trait (), peut parfois indiquer que l'on est en présence d'un idéogramme.  désigne donc sans ambiguïté le « ka ».

En savoir plus : le déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion

Comme nombre de savants, Jean-François Champollion est au début persuadé que le système des hiéroglyphes était essentiellement idéographique et qu'il utilisait des signes phonétiques uniquement pour transcrire les noms d'origine étrangère. En étudiant les cartouches des souverains d'ascendance grecque il repère les lettres communes de Ptolémée et Cléopâtre et peut déterminer la valeur phonétique de plusieurs signes. En appliquant ce procédé aux empereurs romains, il parvient à mettre au point un alphabet. Puis, il découvre que les noms de Ramsès et de Thoutmosis sont écrits avec des signes phonétiques et idéographiques. C'est l'illumination et il publie en date du 22 septembre 1822 la fameuse *Lettre à Monsieur Dacier*, le secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, où il lui expose l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Egyptiens pour inscrire sur leurs monuments les titres, les noms et les surnoms des souverains grecs et romains. Enfin, il peut appliquer sa découverte d'une écriture à la fois idéographique et phonétique à la fameuse pierre de Rosette découverte lors de l'Expédition d'Égypte et qui porte en hiéroglyphe, démotique et grec le texte d'un décret de Ptolémée V (196 av. J.-C.).



Champollion cependant n'a pas tout découvert. Son alphabet comporte des erreurs, parce qu'il n'a par exemple pas identifié les compléments phonétiques (il interprète ainsi le signe bilitère  *ms* comme un *m*). C'est le prussien Karl Richard Lepsius qui le comprend en premier vers 1836.

Lecture commentée



r

Maatkarê est le nom de couronnement de la fameuse Hatshepsout, qui prit la royauté comme un homme. Il est assez facile de déchiffrer son nom avec quelques notions d'égyptologie.

Le disque solaire, en haut, se lit Rê (r). C'est le dieu soleil d'Héliopolis. Il est placé en premier dans le cartouche, mais se prononçait en dernier : c'est ce que l'on appelle une antéposition honorifique.

m3t

Le deuxième signe représente une déesse assise portant une plume sur la tête. Il s'agit de Maât (m3t), qui personnifie l'ordre cosmique et terrestre, la vérité-justice, dont le maintien est nécessaire au monde.

k3

Le troisième signe, les deux bras levés, symbolise le «ka» (k3). Ce concept égyptien personnifie une sorte de "double" de l'être, à la fois énergie vitale et réceptacle de l'intégrité physique.

Ce nom se translittère donc m3t-k3-r (que l'on peut transcrire « Maâtkarê » en français). Il signifie quelque chose comme « Maât est le ka de Rê ». Par ce nom, Hatshepsout entend promettre que la vérité-justice sera consubstantielle à sa royauté.

En savoir plus :

Ce cartouche est extrait d'une des scènes de la Chapelle Rouge, le sanctuaire de barque en quartzite construit par Hatshepsout pour le temple d'Amon-Rê à Karnak.

Sur ce tableau, la reine-roi et la déesse Seshat plantent les piquets entre lesquels sont tendues les cordes délimitant l'espace que le sanctuaire va occuper. Il s'agit de la première étape du rituel de fondation d'un bâtiment sacré.

Les textes disent :

Le dieu parfait, maître des rites, Maâtkarê, doué de vie comme Rê.

La maîtresse, Seshat, maîtresse des paroles divines.

*Tension des cordes dans le château divin
"Maâtkarê est la place du coeur d'Amon".*












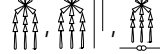


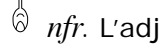









Exercice

C'est par la lecture de cartouches que Jean-François Champollion a commencé à déchiffrer l'écriture hiéroglyphique. Ces sortes de noeuds contiennent des noms royaux. En voici quelques-uns, de pharaons parfois célèbres. A translittérer, identifier et éventuellement traduire.



Valeurs des signes et des mots des documents

1.  *i*. Le son *i*.
2.  *y*. Le son *y* (deux signes *i*).
3.  *ʒ*. Le son *ʒ*.
4.  *p*. Le son *p*.
5.  *n*. Le son *n*.
6.  *s*. a) Le son *s*. b) abréviation de *sw* à translittérer *s(w)* (voir le n°13, *infra*).
7.  *s*. Le son *s* aussi (anciennement *z*).
8.  *k*. Le son *k*.
9.  *rw*. S'utilise pour rendre le « *r* » ou le « *l* » des noms grecs ou romains.
10.  *mn*. a) Le son *m* + *n*. b) l'adjectif « stable ».
11.  *mr*. Le verbe « aimer » (ici un participe, « aimé », à translittérer *mr(y)*).
12.  *ms*. Le verbe « enfanter ».
13.  *sw*. Le pronom personnel dépendant de la 3^e pers. du singulier (« lui, le »).
14.  *nfr*. L'adjectif « beau », bon, parfait ».
15.  *r^c*. Le dieu Râ (alias Rê).
16.  *hk3*. Le substantif « souverain ».
17.  *ntr*. L'adjectif « divin ».
18.  *k3*. Le substantif « ka ».
19.  *hpr*. Le substantif « devenir ».
20.  *dhwtj*. Le dieu Thot.
21.  *iwnw*. La ville d'Héliopolis.
22.  *imn*. Le dieu Amon.